



University of Groningen

Les mots d'identité et d'égalité dans les langues romanes

Sneyders de Vogel, Kornelis

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version

Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:

1947

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):

Sneyders de Vogel, K. (1947). Les mots d'identité et d'égalité dans les langues romanes. Groningen: s.n.

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.

INTRODUCTION

La présente étude est en premier lieu une étude de mots que nous nous proposons de suivre dans leur formation, leurs modifications morphologiques et dans leur développement sémantique. Les problèmes de syntaxe ne nous occuperont guère. Pourtant on traitera des phrases indépendantes qui, exprimant une idée d'égalité, rentrent dans notre sujet, puis les subordonnées comparatives d'égalité, reliées ou non à la principale par une conjonction. Mais ces phrases n'occuperont que peu de place dans notre exposé, le reste du livre sera consacré à l'étude des mots, parmi lesquels précisément les conjonctions ou locutions conjonctionnelles pour autant qu'elles appartiennent à notre sujet.

Nous allons traiter des groupes de mots suivants :

I. Ceux qui se rapportent aux idées de *i p s e* et de *i d e m*.

II. Ceux qui rendent de quelque façon l'idée d'égalité, de ressemblance, de comparaison, et parfois d'adjonction.

Quand cela nous paraîtra présenter un intérêt, nous suivrons l'évolution de ces mots lorsque, sortant du domaine qu'occupent ces trois groupes, ils allaient nous échapper. Ceci se présente p.e. dans le cas où nous appelons l'attention sur le sens adversatif qu'ont beaucoup de mots qui à l'origine exprimaient l'égalité. Ce sont les mots suivants : roum. *insa*, esp. *lo mismo*, fr. *quand même*, can. ang. *pareil*, it. *lo stesso*, cat. *tammateix*, eng. *tuottuna*, fr. *tout de même*, it. *ugualmente*, prov. *també*.

Il y a d'ailleurs également une idée adversative dans les constructions du type *n o n s o l u m... s e d e t i a m*, en ceci qu'elles contiennent dans la seconde partie un élément d'inattendu. Cette même idée se trouve dans les conjonctions concessives, où du reste il n'y a aucune question d'égalité. Outre l'idée adversative, il y a l'idée adverbiale superlative qui apparaît dans les adverbes *neïs*, *même*, *mêmement*.

Nous rangerons ces adverbes dans l'un des deux groupes : c.à.d. dans celui où se trouve le mot d'où ils dérivent selon l'étymologie, parce que la nouvelle fonction provient de celle que le mot avait déjà en latin classique ou populaire.

Il ne nous semble pas possible de classer les mots en adjectifs, adverbes, substantifs etc.

Nous essayerons de rassembler les mots qui contiennent *i p s e* : ensuite nous esquisserons l'histoire des mots contenant un élément qui se rapporte à l'égalité (*similis*, *par* etc.)

Cette division nous semble la plus pratique ; elle est en tout cas plus simple que le classement d'après la nature des mots.

Nous tâcherons de ne pas faire d'omissions qui puissent nuire à l'ensemble de notre exposé ; il va pourtant sans dire que nous ne pouvons pas viser à être complets. D'ailleurs, plus les langues romanes s'écartent du français et de l'italien, moins nous en approfondirons le comportement.

Nous remonterons souvent au latin classique, souvent aussi nous chercherons dans le latin populaire et postclassique des formes qui puissent nous renseigner.

Quant au latin médiéval, il présente plusieurs difficultés qu'il nous faut examiner :

Il y a deux choses qu'il faut se demander, quand on cherche l'*emploi authen-*

tique, c.à.d. l'emploi qui est conforme à la langue du temps, d'une locution ou d'un mot latins. Premièrement : tel mot a-t-il vraiment été employé par l'auteur ; le copiste ne l'a-t-il pas introduit plus tard à la place d'un autre mot qui lui a semblé moins à sa place, ou qui ne lui aura pas été connu ? Deuxièmement : si tel mot a bien été le mot que l'auteur a employé, est-il sûr que le latin de cette époque ait connu son emploi ?

Lorsque nous rencontrons le mot dans un texte du latin classique, langue si bien étudiée et dont nous possédons de si bons manuscrits et éditions, la difficulté n'est pas très grande¹⁾. Mais pour le latin postclassique et surtout médiéval l'état de choses est bien différent. Non que les manuscrits ne soient pas clairs : au contraire, moins le texte est ancien, moins ces manuscrits auront été copiés. Mais à partir d'un certain moment les auteurs latins n'écrivent plus dans leur langue maternelle. Que les auteurs postclassiques habitant les différentes parties de l'empire romain, écrivent à peu près la même langue, c'est là un fait connu : le controverse sur le pays d'origine de „Silvia vel Aetheria” est là pour le prouver. Les différences locales signalées par K. Sittl²⁾ se retrouvent dans toute la Romania. Cela n'empêche pas que de bonne heure déjà on puisse relever quelques rares nuances locales. Ensuite il y a les vulgarismes, la langue s'est développée : il naît ainsi des différences avec le latin classique, différences que nous pourrions appeler „authentiques”.

Cependant à partir du moment que nous avons indiqué plus haut, il peut y avoir des différences *non-authentiques* ; ce sont celles que l'auteur, sous l'influence de sa langue maternelle, on peut dire aussi : par son manque de connaissance du latin, a employé dans le texte qu'il écrit³⁾ (si elles sont donc *authentiques* au point de vue de l'auteur, elles ne le sont pas au point de vue linguistique), ou encore celles que le copiste introduit dans le texte qu'il a sous les yeux. Il est, nous ne disons pas impossible, mais certainement dangereux de donner des explications linguistiques à l'aide de formes qui s'écartent du latin classique, formes dont on ne saurait facilement dire si elles appartiennent au latin de l'époque ou à ce que nous voudrions appeler le „substrat mental” de l'auteur ; nous entendons par là sa connaissance de sa langue maternelle et, le cas échéant, celle d'autres langues.

Ces questions pourraient nous être en quelque sorte indifférentes, n'était le fait que l'étude en est indispensable pour savoir si les hommes du moyen-âge ont bien attaché à tel mot latin la même valeur que les Romains et nous-mêmes nous lui donnons. Le mot *c o m e s* n'a pas d'autre sens en latin que „camarade” ; celui de „comte”, provenant de „celui qui fait partie de la suite du roi” en est dérivé. Ce sens est le seul que dès le moyen-âge le français connaisse. Aussi le traducteur du moyen-âge traduira-t-il *c o m e s* par „comte” selon l'étymologie, brouillant ainsi les choses et causant parfois des erreurs historiques. Quant au substantif „comte”, personne n'ignore ces faits, on est averti. Mais si l'on se demande ce qu'il en est des mots dont le sens a évolué depuis, ou qui n'existent plus dans la langue moderne, on devra se rendre compte que souvent le sens de tels mots reste forcément obscur s'il ne ressort pas plus ou moins clairement du contexte.

Il faut se demander également si des traductions comme celle que nous venons de citer, se faisaient aussi en sens inverse. Dans les chartes latines nous trouvons en effet *c o m e s* pour indiquer le *comte*. Il fallait bien trouver un mot latin pour ce personnage né au moyen-âge. Des formes comme *m e m e t i p s u m* et *s e m e*

1) La langue populaire d'ailleurs, moins connue, présente aussi des difficultés à l'époque classique.

2) *Die lokalen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*.

3) Cf. la note de M. Jeanroy dans son édition des poésies de Guillaume IX ; après avoir cité l'opinion d'Orderic Vital sur ce personnage illustre : „hic audax fuit et *probus*”, l'éditeur fait remarquer quant à ce dernier mot : „C'est évidemment le mot *preuz* que le chroniqueur latinise ainsi”.

e du temps, d'une locution ou d'un
ient été employé par l'auteur ; le
ce d'un autre mot qui lui a semblé
nnu ? Deuxièmement : si tel mot a
ûr que le latin de cette époque ait

exte du latin classique, langue si
manuscrits et éditions, la difficulté
classique et surtout médiéval l'état
manuscrits ne soient pas clairs : au
es manuscrits auront été copiés.
atins n'écrivent plus dans leur lan-
habitant les différentes parties de
langue, c'est là un fait connu : le
l Aetheria" est là pour le prouver.
t¹²) se retrouvent dans toute la
neure déjà on puisse relever quel-
vulgarismes, la langue s'est déve-
latin classique, différences que

is indiqué plus haut, il peut y avoir
s que l'auteur, sous l'influence de
on manque de connaissance du latin,
ont donc *authentiques* au point de
t de vue linguistique), ou encore
qu'il a sous les yeux. Il est, nous
ngereux de donner des explications
du latin classique, formes dont on
ent au latin de l'époque ou à ce
ital" de l'auteur ; nous entendons
e et, le cas échéant, celle d'autres

ne sorte indifférentes, n'était le fait
les hommes du moyen-âge ont bien
s Romains et nous-mêmes nous lui
en latin que „camarade" ; celui de
de la suite du roi" en est dérivé.
rançais connaisse. Aussi le traduc-
ompte" selon l'étymologie, brouillant
s historiques. Quant au substantif
averti. Mais si l'on se demande
lué depuis, ou qui n'existent plus
e compte que souvent le sens de
t pas plus ou moins clairement du

ions comme celle que nous venons
s les chartes latines nous trouvons
lait bien trouver un mot latin pour
omme *metipsum* et *se me*

ue, présente aussi des difficultés

hen Sprache.
on des poésies de Guillaume IX ;
ce personnage illustre : „hic audax
à ce dernier mot : „C'est évidem-
ainsi".

tipso pourraient être des traductions étymologiques de *moi meïsmes* et de *soi meïsmes* ; on peut en dire autant des formes *temetipsum* et *demetipsum* que l'on trouve dans les *Gloses de Kassel* (239 et 242) : ne sont-elles pas la traduction des formes germaniques (*bi)dih selpan* et *ƿona mir selpemo* ? Cela reste une possibilité, tout vrai qu'il soit que l'on peut rencontrer ces formes employées de façon authentique en latin postclassique.

La vérité, si l'on peut y atteindre, serait la suivante : il nous faudrait considérer le texte latin médiéval comme la „traduction" en latin de la langue parlée à cette époque, alors qu'on serait, à tort, tenté de donner plutôt ce nom de „traduction" au texte français tiré de l'original latin.

RAPPORTS ENTRE L'IDENTITÉ ET L'ÉGALITÉ

Quand, en faisant une promenade, nous découvrons une fleur après en avoir trouvé une semblable, nous parlons couramment de *la même fleur* et, tels quels ces mots se traduiraient dans toutes les langues modernes. Pourtant en le disant nous sommes conscients du fait que la première fleur n'a pas changé de place : il n'y a donc pas de doute que c'est une autre fleur que nous découvrons ensuite.

Pourtant nous n'avons pas précisément commis d'erreur en nous servant du mot *même* ; c'est que le sens du mot a changé et qu'il ne sert plus à exprimer seulement l'identité mais aussi l'égalité. (La langue moderne peut d'ailleurs dire avec plus d'exactitude : „une fleur de la même espèce".)

La question se pose donc de savoir comment le mot *même* a pris ce sens de „tel", de „pareil". Pour expliquer ce fait on pourrait défendre la théorie suivante : Il n'existe pas d'identité absolue. Quand nous avons rencontré M.X. hier, et que nous rencontrons le même monsieur aujourd'hui, il a changé un peu, il n'est plus tout à fait le *même*. A plus forte raison il ne le sera pas, quand la différence entre les deux dates sera, disons, de vingt ans : en M.X., qui a trente ans maintenant, nous reconnaissons à peine le garçon de dix ans que nous avons connu. Et pourtant nous disons que c'est *la même personne*. Ainsi le mot *même* n'exprimerait plus seulement l'identité absolue. On néglige l'altération des détails, de sorte que l'on arrive à appeler „les mêmes" deux choses qui ne diffèrent pas visiblement.

Cette théorie nous paraît peu probable : la première partie de l'argumentation témoigne d'une subtilité dont la langue ne saurait tenir compte. Abstraction faite de quelques changements, tout grands soient-ils, la personne X. est „identique", elle a la même „identité", quand bien même vingt ans ou plus se seraient écoulés ; elle est *la même*. Nous dirions donc plutôt que *même* ici n'exprime pas autre chose que l'identité : la personne X. d'à présent ressemblant peu à celle d'il y a vingt ans, ce n'est pas l'égalité qui est exprimée par le mot *même*.

Nous croyons donc que c'est sur un autre terrain qu'il faut chercher l'explication de l'emploi de *même* pour „pareil". Les choses abstraites sont difficiles à définir de façon qu'elles puissent être distinguées à l'exclusion d'autres abstractions. En d'autres termes : elles ne peuvent être facilement identifiées. Il est impossible de distinguer par un critère quelconque deux nombres identiques. A. dit que son ami a eu „la même idée que lui", même si quelques détails sont différents et surtout même si cette idée est née dans une autre cervelle à un autre moment (Pour l'identification des personnes ce sont précisément des données comme le nom, la date et le lieu de naissance qui fournissent les critères habituels.) Des expressions telles que *de la même hauteur*, *âge*, *durée* pullulent en français moderne, mais sont encore assez rares en ancien français. Elles expriment des qualités, donc des abstractions.

Mais on n'a pas tardé à parler de „deux frères qui ont le même nez", „deux maisons qui ont la même façade" etc. On constatera que, malgré le mot *même*, la non-identité des deux qualités concrètes saute aux yeux : il s'agit bien d'un autre nez, d'une autre façade. Il n'y a pourtant pas de différences visibles entre les deux nez, les deux façades ; ils sont donc „semblables", „pareils", „égaux" etc.

Si l'on se demande maintenant non pas comment, mais pourquoi l'on se sert de ce mot *même*, qui dans le cas de la ressemblance n'est pas le mot juste, on s'apercevra que l'élément stylistique joue un rôle dans l'emploi d'un tel mot. La langue de tous les jours ne vise pas premièrement à la précision, mais plutôt à l'expressivité. Ainsi dans „*tout le monde y était*”, „*personne ne le connaît*”, „*elle l'a cherché partout*” on comprend qu'il y avait bien des gens qui manquaient, que ses parents le connaissaient très bien et qu'elle ne l'a pas cherché là où il était. Le mot *même* est sans doute plus expressif lui-aussi; il suggère mieux l'idée d'une égalité absolue. On exprime l'identité (qui n'en est pas une) d'une façon plus forte encore dans plusieurs locutions et mots que nous traiterons dans les chapitres *craché* et *un*.

Le développement que nous venons d'esquisser, a eu lieu postérieurement au moyen-âge. Il est vrai que l'ancien français a connu des locutions telles que :

Par *meime ceste manere*

Terre se turne en ewe clere

(*Petite Philosophie*, v. 329)

Par *meimes ices achesuns*

Art terre en altre regions

(*ib.*, v. 1547)

Mout reluist d'une part, car gent

I sont li mur d'or e d'argent;

Si rest toute la couverture

De cele meïsmes faiture,

Ardanz de pierres precieuses,

Mout cleres e mout vertueuses

(*Roman de la Rose*, v. 6099—104)

Mais : *Meïsmes* sert ici plutôt à renforcer le pronom démonstratif qu'à rendre une égalité. Sa valeur n'est pas encore tout à fait celle de *idem* : *meïsmes* en ancien français a plutôt le sens de *ipse*. C'est seulement vers la fin du moyen-âge que *meïsmes* prend un sens équivalent à celui que nous connaissons aujourd'hui.

A moins qu'il soit question d'identité l'ancienne langue préfère à *meïsmes* les mots *égal*, *tel*, *par(eil)*, *semblable* et tant d'autres termes dont nous allons traiter dans notre étude, joints à des mots abstraits, mais surtout à ceux qui sont concrets.

C'est ainsi qu'on traduirait aujourd'hui :

... et leur fesoit donner *tel* viande comme il mangoit

(*Saint Louis*, CXLII)

par „il leur faisait donner la *même* nourriture qu'il mangeait lui-même”. Il va sans dire qu'ici *même* n'est pas très exact. Cet emploi a même jeté le discrédit sur *même* là où le mot avait le sens d' „identique”, terme qui va le remplacer dans le langage savant. Les temps modernes qui ont vu la division de l'espace portée à un degré que l'œil ne perçoit plus, a inventé également les secondes, les instants, les moments. Là où le latin se serait contenté de *in eodem tempore* et où l'ancien français peut dire *en meïsmes cel temps*, „en ce temps même”, „en ce même temps” un auteur de nos jours, avide de préciser¹⁾, écrit à ce moment précis :

Comme Herbin disait ces mots, une grande partie de sa semelle abandonna son soulier que Bigua regardait à ce moment précis.

(Supervielle, *Voleur d'Enfants*, p. 77)

Nous traiterons de plusieurs mots qui, comme celui-ci, expriment à peu près

¹⁾ v. le chap. *Quelques mots savants* p. 118; d'ailleurs nous ne sommes pas sans savoir qu'on trouve déjà au moyen-âge :

E il demandanz subtilment conut son trespasement auoir esteit en *cel meïsmes moment*, en cui li hom del sanior conut son montement

(*Dialogue Gregoire lo P.*, p. 104, 12—14).

ment, mais pourquoi l'on se sert
 semblance n'est pas le mot juste, on
 rôle dans l'emploi d'un tel mot.
 èrement à la précision, mais plutôt
 "était", „personne ne le connaît”,
 y avait bien des gens qui man-
 bien et qu'elle ne l'a pas cherché
 plus expressif lui-aussi; il suggère
 e l'identité (qui n'en est pas une)
 locutions et mots que nous trai-

sser, a eu lieu postérieurement au
 a connu des locutions telles que :

-104)

e pronom démonstratif qu'à rendre
 à fait celle de *idem* : *meisme* en
 st seulement vers la fin du moyen-
 celui que nous lui connaissons

cienne langue préfère à *meisme*
 autres termes dont nous allons traiter
 ais surtout à ceux qui sont concrets.

ne il mangeait

re qu'il mangeait lui-même". Il
 et emploi a même jeté le discrédit
 tique", terme qui va le remplacer
 qui ont vu la division de l'espace
 a inventé également les secondes,
 ait contenté de *in eodem tem-*
neïsmes cel temps, „en ce temps
 jours, avide de préciser¹⁾, écrit

de partie de sa semelle abandonna
 ment précis.

p. 77)

ne celui-ci, expriment à peu près

; d'ailleurs nous ne sommes pas

respassement avoir esteit en *cel*
 conut son montement

4, 12—14).

la nuance précisante de *ipse*. Il suffit pour l'instant d'avoir esquissé ici quelles
 tendances présente l'usage moderne.

Tel n'est pas en premier lieu un mot d'égalité; à l'origine il indique le degré
 de la qualité et a donc une nuance démonstrative. Dans plusieurs langues les
 démonstratifs peuvent remplacer les mots d'égalité; dans cette fonction on ne
 trouve que les équivalents de *ille*. Nous ne disons donc pas que les démon-
 stratifs servent de pronoms d'égalité (ceci d'ailleurs est le cas pour roum, *acelasi*);
 seulement, en les employant on obtient le même effet.

Ainsi Trabalza et Allodoli²⁾ appellent une expression de „medesimezza” les
 phrases suivantes :

con *quell'agevolezza* che si vede gettar la canna lo Spagnuol leggiadro
 con *quell'affetto*, che si veggono morire le cose più care

Il est clair que c'est ici *quell'* qui suggère l'idée d'une égalité.

On peut dire la même chose de *icel* ou de *cel* :

Rome firent a *cel* temporie

Dui frere,

(*Brut de Munich*, v. 3688)

A *icel* tens David vivoit,

Ki en Hierusalem regnoit.

Si estoient en *icel* an

Et Gad et Asaph et Nathan.

(*ib.*, v. 2548—50)

Nous allons voir plus loin que les limites assez nettes qu'il y a en latin
 entre *idem*, *ipse* et *is* s'effacent.

Dans les écrits du moyen-âge et spécialement dans les traductions, on suivait
 le latin de près; sachant que le sens de *idem* et de *ipse* dans la langue clas-
 sique était „même”, on continuait à les traduire par ce mot „même”, non seule-
 ment quand le texte médiéval à traduire présentait *ipse* avec la valeur de
idem, mais aussi quand *idem* ou *ipse* n'était que le pronom démonstratif
 ou le simple pronom personnel; on voit ce cas dans le passage suivant :

... succensum vehementer balneum, in *eodem*

(= in *eo*) cum una puella includi praecipit.

(Grég. de Tours, *Auswahl*, p. 38, 1, 5)

C'est ainsi qu'il faut expliquer l'emploi de *le même* dans ce qu'on appelle le
 style de chancellerie, qui ne s'est pas restreint au français, mais que l'on retrouve
 dans toutes les langues qui au moyen-âge, ont fait des traductions du latin.
 L'italien se sert ainsi de *il medesimo* et de *lo stesso*, le rhétique de *l'istess* et les
 langues germaniques elles-mêmes montrent des parallèles dans holl. *dezelve* (le
 génitif „de sa Majesté” est ainsi rendu par *hoogstderzelver*). Depuis des siècles
 cet abus s'est maintenu et a même pénétré dans la langue populaire³⁾.

Ainsi les pronoms d'identité, les pronoms personnels, démonstratifs, déterminatifs
 et les pronoms d'égalité vont se confondre en pénétrant dans le domaine les uns
 des autres.

Au fond les pages qui précèdent traitent d'une question qui n'appartient pas
 au terrain de la grammaire proprement dite, mais plutôt à celui de la stylistique.
 On peut en dire autant de la tendance de certains écrivains à préférer l'image
 elle-même à la comparaison : cette dernière consiste soit en une phrase compara-
 tive introduite par *comme si* (la réalisation apparente) ou une conjonction
 analogue, soit en une locution comparative débutant par *comme*, *it. quasi*
 etc. Que l'on se reporte, en ce qui concerne ce procédé, par exemple à ce qu'a
 fait remarquer Mme Zeltner-Neukomm pour le style de Corneille⁴⁾. Après avoir

²⁾ *Grammatica degli Italiani*, p. 148.

³⁾ cf. pourtant Löfstedt, *Kommentar*, p. 65, qui cite un passage du souabe
 populaire „seller”, qu'il compare à l'emploi populaire en latin.

La forme rhétique pourrait être due à une influence italienne, le rhétique ne
 connaissant pas de littérature du moyen-âge.

⁴⁾ G. Neukomm, *Formwerdung und Formzerfall bei Pierre Corneille*, p. 63—64.

cité quelques images expressionnistes „die weit über die  usseren Erscheinung hinaus eine innere Realität gestalten“, l’auteur dit : „Deshalb gibt es auch nirgends den Vergleich, nirgends ein „comme“, „pareil  “ etc. Corneille’s Ideen sind das Bild und gleichen nicht den Dingen und Bildern der physischen Welt“, en ajoutant comme exemple :

Et les proscriptions, et les guerres civiles
Sont les degrés sanglants...

(*Cinna*, 218—19)

Elle définit l’image qui remplace ainsi la comparaison, par les mots suivants : „Das Bild, in dem seine Ideen körperhaft werden und vor allem körperhaft handeln. Denn... seine Metapher lebt vom Akt, von ihrem konkreten Verb.“⁵⁾

Dans un article⁶⁾ sur Dante elle fait remarquer une tendance pareille chez le poète italien : „Unmittelbar aus dem Innern wächst demnach Dante’s Bild, und nichts kommt ihm von aussen zu Hilfe. Es beschreibt nicht, es stellt da. Wir finden in den drei Canzonen keinen einzigen Ausdruck, der auf Vergleich oder Gleichen hindeuten würde („come, somigliar, aver sembianza di...“). Et elle cite le vers 46 de la canzone célèbre „Donne, ch’avete intelletto d’amore“ où on lit :

color *di* perle ha quasi⁷⁾

„Perlenmetapher, der das vergleichende Element so nahe liegen würde“. Ajoutons que le mot *quasi* en rapprochant la métaphore de la comparaison a à peu près un effet comparatif.

M. W. Kramer dans un article sur Karel van de Woestijne⁸⁾ cite une phrase où *als* (= „comme“) „n’introduit qu’une légère impression personnelle“. Dans un remaniement du texte l’auteur a omis ce mot, mais le garde dans des cas grammaticalement analogues. M. Kramer  crit : Cette construction forme une transition⁹⁾ à la comparaison asynd tique, dans laquelle, au fond, il n’y plus de comparaison, mais où les deux termes sont identifiés et où *als* ne servirait qu’à séparer ce qui, pour l’impression que l’on en reçoit, forme un tout“.

Le mot qui indique l’égalité, et, en ce cas-ci, la comparaison, fait naturellement défaut. C’est là la raison pour laquelle nous n’allons pas approfondir ces questions de style, pour intéressantes qu’elles soient.

⁵⁾ *ib.*, p. 184.

⁶⁾ *Die Canzonen der Vita Nuova*, dans *Trivium*, I, p. 45—46.

⁷⁾ dans l’édition que nous avons sous les yeux : *Color di perle quasi informa*.

⁸⁾ *Verschillende bewerkingen van hetzelfde motief bij Karel van de Woestijne*, *Nieuwe Taalgids*, XL, p. 54.

⁹⁾ scil. de la comparaison proprement dite.